



Syria
Archéologie, art et histoire

87 | 2010
Varia

Paolo MATTHIAE, Frances PINNOCK, Lorenzo NIGRO & Nicolò MARCHETTI (éd.), *Proceedings of the 6th International Congress of the Archaeology of the Ancient Near East, 5 May-10 May 2009, "Sapienza", Università di Roma.*

Jean-Louis Huot



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/syria/744>

DOI : 10.4000/syria.744

ISSN : 2076-8435

Éditeur

IFPO - Institut français du Proche-Orient

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2010

Pagination : 366-368

ISBN : 9782351591697

ISSN : 0039-7946

Référence électronique

Jean-Louis Huot, « Paolo MATTHIAE, Frances PINNOCK, Lorenzo NIGRO & Nicolò MARCHETTI (éd.), *Proceedings of the 6th International Congress of the Archaeology of the Ancient Near East, 5 May-10 May 2009, "Sapienza", Università di Roma.* », *Syria* [En ligne], 87 | 2010, mis en ligne le 01 juillet 2016, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/syria/744> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/syria.744>

© Presses IFPO

(Péluse, Dibba dans l'émirat de Sharjah), et jusqu'à un dossier d'inscriptions et de graffiti sabéens... Dans cette masse, la Syrie se taille une part respectable (avec des fouilles récentes comme Tell Qarqur ou Tell Bazi). Les papiers sur Ebla abondent. La Turquie fait l'objet de nombreuses communications ainsi que la Jordanie. Le Caucase apparaît furtivement. Mais faut-il aller jusqu'à publier des « projets de thèse » (vol. II, p. 341) ?

Le problème est toujours le même, déjà remarqué dans les actes du 4^e ICAANE, et l'on verra ci-dessous qu'il s'aggrave dans le 6^e ICAANE. Quiconque s'intéresse à tel ou tel dossier, et non pas aux autres, doit-il se procurer cette masse de papier ? Qui en lira la totalité, à l'exception de tel enseignant

d'archéologie orientale « à l'ancienne », qui mettrait son point d'honneur à enseigner la totalité de la recherche actuelle sur un aussi vaste terrain ? Que devient l'orientalisme, considéré selon un angle de vue aussi large ?

On saura gré cependant à J. Cordoba et à ses collègues d'avoir mis aussi rapidement à disposition ces volumes. Il avait fallu attendre cinq ans les actes du précédent ICAANE et l'on attend toujours ceux du troisième... Dans une actualité de la recherche aussi touffue et buissonnante, la célérité est une qualité rare, qu'il faut souligner avec reconnaissance. On verra ci-dessous que, semble-t-il, le pli est désormais pris, et que, les actes suivent rapidement, désormais, ces congrès un peu monstrueux.

Jean-Louis HUOT

Paolo MATTHIAE, Frances PINNOCK, Lorenzo NIGRO & Nicolò MARCHETTI (éd.), *Proceedings of the 6th International Congress of the Archaeology of the Ancient Near East, 5 May-10 May 2009, "Sapienza", Università di Roma, 3 vol., 27 x 17 cm, 1 026 p., Harrassowitz Verlag, Wiesbaden, 2010, ISBN : 978-3-447-06175-9.*

À la suite de ceux du 5^e ICAANE (Madrid), les actes du 6^e Congrès International sur l'Archéologie du Proche-Orient, réuni à la Sapienza de Rome, du 5 au 10 mai 2009, viennent d'être publiés par les soins assidus de P. Matthiae et de ses collaborateurs, avec une célérité qui honore grandement les éditeurs scientifiques et la maison Harrassowitz qui avait déjà assuré la publication du 4^e congrès. À la date de rédaction de ces lignes et à ma connaissance du moins, nous attendons toujours les actes du 3^e ICAANE, tenu à Paris. On ne saurait donc trop se réjouir que, pour le 6^e congrès, la publication ait suivi d'aussi près la tenue de cette rencontre.

En comparaison avec les actes précédents, cette fois-ci, le lecteur un peu écrasé trouve sur son bureau trois volumes de, respectivement, 1 026, 768 et 538 p., soit un total de... 2 332 p. reliées et imprimées de façon assez serrée. Je ne réitérerai pas ici les impressions générales, mentionnées ci-dessus, engendrées par la publication des actes précédents. Comment rendre compte d'une telle masse ? Divers congressistes m'ont fait part de leur perplexité devant ce genre de réunion et de publication. Aux congrès, programme en main, ils ont couru d'une session à l'autre en essayant d'éviter les chevauchements. Vont-ils, à la lecture, parcourir les volumes au hasard des pages (il n'y a pas d'index) ? Le programme du congrès, réimprimé en très petits caractères à la tête de chacun des trois volumes, occupe 13 p. sur cinq colonnes. Les volumes regroupent 297 communications, sans parler des posters. On a renoncé à publier la liste, les

références et les adresses des participants, et semble-t-il, à imprimer la traditionnelle photographie de clôture !

Par rapport au 4^e congrès, on remarque une notable différence. Indépendamment de l'abondance (naturelle) des collègues ou doctorants italiens, on est frappé par le nombre, cette fois-ci, des communicants originaires des pays étudiés (si l'on s'en tient à la lecture des patronymes). Les collègues israéliens, turcs, iraniens, arabes, font une percée remarquable (par rapport au 4^e congrès). On ne saurait trop se réjouir de cette nouveauté. Après des décennies d'occidentalisme, l'orientalisme devient enfin l'affaire, aussi, des Orientaux !

Cependant, si le volume de la publication des actes de 2009 (2 332 p.) représente plus du double, à peu près, de celui des actes de 2004 (1 088 p.), cette inflation n'est peut-être pas la trace d'une augmentation identique des activités de recherche. On ne sait trop comment prendre la mesure ou évaluer la signification exacte de cette inflation. De ces trois gros volumes (quasi intégralement publiés en anglais, on ne reviendra pas sur cette question) que penser ? Au premier abord, il y a une logique. Le vol. I est consacré à l'étude des trois thèmes officiels de la rencontre. Le vol. II veut rendre compte des « fouilles, prospections et restaurations », donc réunir des rapports sur la recherche archéologique en cours au Proche-Orient (ou sur des archives d'anciennes fouilles). Le vol. III rassemble une « section islamique » et l'inévitable « posters session ». En réalité, cette répartition

apparaît vite, à la lecture, comme assez artificielle. Prenons le cas du vol. I. Il est censé nous éclairer sur trois thèmes très « tendance », mais qui laissent vite perplexe. Le sens du premier (« Near Eastern Archaeology in the Past, Present and Future. Heritage and Identity ») m'échappe quelque peu. Les réflexions de J. Cl. Margueron sur la Mésopotamie antique et sa « bi-polarité », qui ouvrent le volume, n'ont d'ailleurs qu'un rapport extrêmement ténu — quel qu'en soit l'intérêt — avec la suite du volume. Le classement des communications ne m'a pas davantage éclairé. On saute de la *ziggurat* de Borsippa aux fouilles de l'âge du Fer à Al Madam (Sharjah), puis à l'époque achéménide dans la région d'Urfa, et l'on passe d'une relecture du site achéménide de Dahan-i Ghulaman (Seistan) au grand Hôtel Babylone signé Adolf Loos, dans les années vingt, projet jamais réalisé pour la Côte d'Azur française. Une grande agilité intellectuelle est donc requise.

Le second thème (« Ethnoarchaeological and Interdisciplinary Approach, Results and Perspectives »), plus rebattu, regroupe en réalité des notes sur des sujets bien divers : considérations sur les modèles offerts par l'ethnoarchéologie (T. Wilkinson), analyse architecturale de bâtiments bien connus d'Arslantepe VI A (fin du IV^e millénaire), remarques sur les textiles et les outils du textile de l'âge du Bronze à Ebla, en passant par le nomadisme de la fin du Chalcolithique dans une grotte des environs de Jéricho, des sceaux-cylindres en hématite mésopotamiens réunis dans la collection De Liagre-Böhl à Leiden ... On s'intéresse aux origines d'Ebla, à des cas de trépanation en Anatolie, à la voûte en Turquie, au tour de potier minoen, pour revenir à Ebla (le temple du Rocher du Bronze moyen) ou à la céramique de Dahan-i Ghulaman (dont le nom est orthographié, cette fois, différemment) etc... On ne recopiera pas ici la table des matières. On pourrait voir dans ce mélange la preuve de la vivacité de la recherche, de la diversité de ses applications, de la variété de ses résultats. On peut aussi s'interroger sur l'intérêt du « thème ». Mais si on lit ces actes à la suite et dans l'ordre des pages, il faut faire preuve d'une grande souplesse d'esprit et d'une solide connaissance de l'archéologie du Proche-Orient depuis les débuts du Néolithique jusqu'à l'époque sassanide (et même le XVIII^e s., si l'on poursuit l'expérience jusqu'à la première moitié du vol. III). Ou bien, on ne pioche que ce qui touche de près à son ou ses centres d'intérêt personnel (mais pourquoi, alors, se procurer plus de 2 300 p. de lecture ?). Ou bien on se lasse vite de ces sauts chronogéographiques incessants. On se dit parfois que certains résumés de thèses, ou certaines annonces de « travaux en cours »

ou qui ne font que débiter, auraient pu ne pas être imprimés. Si la plupart des communications sont fort courtes (deux ou trois pages) et ressemblent plus à des résumés de dossier qu'à des études proprement dites, on s'aperçoit rapidement que tel ou tel site fait l'objet de communications éparpillées à travers les trois volumes, selon une logique secrète (ou absente). Pourquoi ne pas avoir regroupé ces divers (et parfois nombreux) articles (ou posters) concernant par exemple Ebla ou Arslantepe, ou encore le site important de Khirbet el-Batrawy, articles disséminés çà et là dans l'épaisseur de ces trois volumes ? La lecture du vol. II laisse perplexe. Y a-t-il un ordre ayant prévalu à la composition de ces 768 p. ? Il n'est ni logique, ni géographique, ni thématique, ni chronologique (ni alphabétique !). On se demande donc selon quel principe les communications ont été classées (ordre d'arrivée chez l'éditeur ?). On constatera enfin, sur un autre plan, que l'illustration qui accompagne ces textes trop nombreux est, par force, médiocre : cartes ou schémas illisibles (car beaucoup trop réduits) et photographies de mauvaise qualité. De plus, certaines communications renvoient à des articles précédents déjà parus ailleurs et ne font que rappeler ou résumer des publications antérieures. La publication « à tout prix » et à jet continu sévit, ici comme ailleurs.

Le décompte des pages de ce volume consacré aux « fouilles et prospections » ne manque pas d'intérêt : Seize communications concernent la Turquie, 11 sont consacrées à la Syrie, 8 à l'Iran et 5 à la Jordanie. Suivent ensuite (pour un ou deux exposés) le Liban, Israël, l'Égypte, Chypre, l'Arménie, l'Azerbaïdjan, le sultanat d'Oman... À quelques exceptions près, fort rares, l'Asie centrale est absente (vieille coupure...). C'est le cas aussi de l'Afghanistan (on ne comprend que trop bien pour quelle raison) mais aussi du Pakistan. Pour se retrouver dans cette masse, quelques *indices* auraient été bienvenus.

Le troisième thème « High versus Low » (pour faire mode), c'est-à-dire, nous explique-t-on dans le sous-titre, « Visual Expression and Craft Production in the Definition of Social Relations and Status », pouvait appeler des études plus centrées et vraiment significatives. En réalité, la plupart des communications sur ce troisième thème auraient pu aussi bien se trouver rassemblées sous le second ou le premier.

Au-delà d'un agacement qui devrait inciter les responsables à réfléchir sur les modalités de la communication des résultats de nos travaux à notre époque (aucune référence, sauf erreur de ma part, à une diffusion en ligne de ces gros volumes à l'ancienne), on doit reconnaître une certaine utilité à

de telles publications. Elles permettent aux collègues qui n'ont pu se joindre au congrès de se tenir au courant de ce qui se fait. Elles facilitent la mise à jour de l'information, à un moment où les choses vont vite. Elles contribuent à s'informer sur les travaux en cours, même si l'outil est maladroit ou inadapté. Les ICAANE sont, aujourd'hui, la meilleure ou la moins mauvaise façon de se faire une idée des avancées du travail archéologique sur le terrain (ou dans les archives). En ce sens, leur publication est utile. D'ailleurs, elle a été faite avec soin. À l'exception d'une illustration vraiment regrettable, on ne trouve que très peu de coquilles. On pardonnera un

résumé imprimé deux fois à la suite (p. 351-352) ou l'absence de figures pourtant annoncées dans le texte (p. 731-737), ce sont des accidents inévitables dans une telle masse. Enfin, cette inflation spectaculaire, en quelques années, du volume de ces actes, soulève une fois de plus un vieux problème, celui de l'unité géographique, chronologique ou thématique de la recherche archéologique au Proche-Orient. Pourrait-elle continuer encore longtemps à être tenue pour acquise ? Où s'arrêter, jusqu'où aller ? Visiblement, le hasard ou la tradition continuent à délimiter un champ scientifique dont la structure doit beaucoup à l'héritage !

Jean-Louis HUOT

Edgar PELTENBURG (dir.), *Euphrates River Valley Settlement. The Carchemish Sector in the Third Millennium BC (Levant Supplementary Series, 5)*, Oxbow Books, Oxford, 2007, 285 p., 152 ill., 22 tabl., ISBN : 978-1-84217-272-8.

L'ouvrage publie dix-huit contributions, actes d'une session de l'ICAANE 2004 (Berlin) réunissant les chercheurs qui travaillent en particulier dans le cadre des opérations préventives sur les grands barrages. La masse d'informations nouvelles apportée par ces opérations est considérable. Son interprétation et l'intégration des données dans des schémas historiques renouvellent notre vision des formes d'organisation politique et sociale du Bronze ancien de ces régions. Cette réinterprétation nécessite évidemment des débats collectifs — qui ont encore été au centre de sessions des derniers ICAANE à Rome en 2008 et à Londres en 2010. L'ouvrage dirigé par E. Peltenburg est une étape, importante, de cette réflexion. La réunion des chercheurs travaillant de part et d'autre de la frontière politique actuelle est évidemment fondamentale dans cette perspective.

L'objectif de l'ouvrage est principalement de réunir des données synthétiques pour caractériser le type d'occupation de la région au III^e millénaire, et ce quel que soit le rôle attribuable à Carchemish à cette période. Le site étant inaccessible ce rôle restera une conjecture pendant encore longtemps.

Les questionnements qui sont au cœur de l'ouvrage tournent donc autour de la possibilité ou non de définir une région de Carchemish qui aurait un fonctionnement spécifique. Elle pourrait être alors considérée comme une entité culturelle et politique, pièce du puzzle proche-oriental centré sur des systèmes urbains autonomes du III^e millénaire, à la suite de la dislocation du système supra régional urukéen du IV^e millénaire.

Quatre contributions de synthèse proposent les cadres géographiques et historiques dans lesquels

peut être menée la réflexion. On peut distinguer dans la vallée de l'Euphrate entre Hassek Höyük au nord et Meskene Emar au sud, quatre sous-ensembles physiographiques favorables à l'agriculture (bassins de Samasat-Lidar, de Carchemish, de Tell Banat et de Tabqa) qui regroupent la quasi-totalité des sites occupés (E. Peltenburg, T. J. Wilkinson). Leur évolution géomorphologique holocène est forte. Ces sous-ensembles sont nettement séparés les uns des autres et semblent avoir des trajectoires de changement d'occupation relativement différentes au cours du millénaire. Mais il faut évidemment aussi comprendre la place de la vallée au sein de la steppe nord-syrienne et dans ses relations avec les bassins voisins de Harran, du Balikh, du Saruj et de Gaziantep/Quwayq et avec la steppe vouée au pastoralisme. Ce sont alors les relations est-ouest, avec des points de passage sur le fleuve (marqués par des sites doubles de part et d'autre du fleuve) qui doivent être également prises en considération. Le III^e millénaire peut être divisé en deux périodes. La première moitié du millénaire voit l'établissement de communautés ayant des degrés de structuration assez différents par la hiérarchisation de l'architecture des sites (présences de « monuments » et ou de remparts) et le développement de l'artisanat céramique et métallique, avec des contacts à longue distance. Pendant la deuxième moitié du millénaire qui voit l'émergence des États régionaux (Ebla, Mari et Abarsal), et le développement de grandes cités avec des sites satellites (par exemple Tilbeshar), la zone de Carchemish peut être considérée très différemment selon que l'on attribue au site une surface de 4/5 ha ou bien de 42 ha (en fonction de l'interprétation des trouvailles de surface). Dans le premier cas, la zone